

Antigone, la fleur dans le coeur

Patricia Belzil

Number 175 (2), 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94102ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belzil, P. (2020). Antigone, la fleur dans le coeur. *Jeu*, (175), 68–71.

ANTIGONE, LA FLEUR DANS LE CŒUR

Patricia Belzil

Dans son film sur la figure d'Antigone, Sophie Deraspe transpose la calme détermination de l'héroïne tragique chez une jeune fille d'aujourd'hui, qui se tient debout devant l'injustice.

Ah! ce n'est pas la peine de vivre
Et de survivre aux fleurs
Et de survivre au feu, des cendres
Mais il vaudrait si mieux qu'on meure
Avec la fleur dans le cœur
Avec cette éclatante
Fleur de feu dans le cœur.

Hector de Saint-Denys-Garneau,
« Ah! ce n'est pas la peine », *Les Solitudes*





Antigone, écrit et réalisé par Sophie Deraspe (2019). Sur la photo : Antoine Desrochers (Hémon) et Nahéma Ricci (Antigone). ©ACPAV

Dans une des premières scènes d'*Antigone* de Sophie Deraspe¹, le personnage éponyme lit à sa grand-mère ce poème de Saint-Denys-Garneau, en soulignant la beauté du vers « Avec la fleur dans le cœur ». L'aïeule, qui ne s'exprime qu'en arabe, s'étonne : « Ils ont des poètes, ici ? » Une douzaine d'années auparavant, elle s'est installée à Montréal avec ses quatre petits-enfants, après l'assassinat de leurs parents en Algérie. La benjamine, Antigone, parle le français québécois sans accent, tandis que sa sœur Ismène et ses frères, Étéocle et Polynice, ont gardé l'accent du pays. Comme on le voit bien dans cette scène, ce

tableau de famille illustre une expérience d'intégration typique, modulée selon les générations. On mesure le chemin parcouru par la petite fille de 3 ans, traumatisée par la vision des corps de ses parents jetés devant la porte de leur maison, et terminant à présent avec brio son secondaire. Mais cette scène est aussi emblématique de l'idéalisme de l'adolescente, dont le destin est sur le point de basculer et qui réagira en défendant stoïquement sa « fleur dans le cœur », c'est-à-dire les valeurs familiales, sacrées à ses yeux.

Membres d'un gang de rue, ses frères sont, en effet, impliqués dans une intervention policière à l'issue de laquelle Étéocle est abattu et Polynice, emprisonné pour voie de fait contre le policier qui a tiré. Comme

son modèle de la tragédie, Antigone s'élève contre l'injustice, bien que pour d'autres motifs. Rappelons-le, chez Sophocle, après que les deux frères d'Antigone se sont entretués, le roi Créon, leur oncle, refuse la sépulture à Polynice pour trahison, condamnant à mort quiconque transgressera l'interdiction, ce que fera la frêle Antigone, opposant à la justice des hommes (vraiment masculine ici) celle des dieux, qui demandent d'honorer les morts. Dans le scénario de Deraspe, Antigone se porte à la défense de son frère, menacé d'expulsion, en se travestissant pour prendre sa place en prison lors d'une visite avec sa grand-mère. Son pari est qu'elle sera vite relâchée, car elle est mineure. Son geste marque aussi son indignation devant la mise à mort d'Étéocle.

1. *Antigone*, écrit et réalisé par Sophie Deraspe. Production : ACPAV. Distribution : Maison 4:3. Québec, 2019, 109 min.

UNE HÉROÏNE DU 21^e SIÈCLE

On ne cherchera pas dans la lecture de Sophie Deraspe une transposition de la lettre, mais plutôt de « l'esprit » de la tragédie de Sophocle² et, avant tout, de son héroïne, figure de dévouement et de révolte contre le pouvoir abusif. Jouée avec grâce par Nahéma Ricci, qui lui prête un regard pur faisant baisser les yeux à tous ceux qui sont en deçà de l'absolu qu'elle défend (pas mal de gens, donc !), cette Antigone est un mélange impressionnant d'intégrité, de courage et d'entêtement dans une silhouette gracile et androgyne.

Autour d'elle, campé-es par des acteurs et des actrices inconnu-es, plus vrai-es que nature, Ismène (Nour Belkhiria), Étéocle (Hakim Brahimi) et Polynice (Rawad El-Zein) ont gardé leurs noms grecs, ce qui donne l'impression d'une histoire atemporelle, malgré son ancrage réaliste. La réalisatrice a pris néanmoins de franches libertés avec l'onomastique : le nom de famille d'Antigone est Hipponomé, qui est le prénom du frère de Jocaste et de Créon. Quant à la grand-mère (Rachida Oussaada), elle s'appelle Ménécée, comme le père de Jocaste, grand-père d'Antigone : petite entorse à la filiation, ce changement de sexe permet d'évacuer la question de l'inceste des parents d'Antigone, dont Jocaste est à la fois la mère et la grand-mère.

Quant à Créon, incarnation du pouvoir et de la loi, il prend les traits de l'enquêteur de police ou de la juge, mais aussi ceux de Christian (sonorités voisines des noms), le père d'Hémon, amoureux d'Antigone. Joué par Paul Doucet, cet avocat devenu politicien est un Créon bienveillant qui, comme chez Anouilh, admire la jeune fille et cherche à la sauver. Quand tout bascule, il lui propose de devenir son tuteur légal pour lui éviter l'expulsion avec sa grand-mère, qui choisit de suivre Polynice — planche de salut qu'elle refusera, telle l'héroïne d'Anouilh.

2. Le film ne suit pas la structure de la pièce, et supprime notamment le double suicide final d'Hémon et de sa mère, Eurydice, punition des dieux contre Créon.

EMMURÉE VIVANTE

Comme Œdipe, son père mythologique, Antigone ignore des choses à propos de sa famille. « Le connais-tu, ton frère ? » lui demande l'enquêteur, qui prend un cruel plaisir à lui apprendre que Polynice, comme Étéocle, vendait de la drogue dans les cours d'école. Ce portrait crapuleux fait certes ciller la droite Antigone, même si elle se doutait que ses frères n'étaient pas des enfants de chœur.

Le sort de l'héroïne grecque — issue de l'inceste de Jocaste et d'Œdipe, et subissant la malédiction qui pèse sur sa lignée — trouve un triste écho dans celui de la famille Hipponomé : arrivée sans papiers, elle s'est établie dans un quartier près de la rivière des Prairies (on songe à Montréal-Nord), où l'attrait des gangs de rues est difficile à contrer pour des jeunes dont les choix sont limités, comme les frères d'Antigone. Leur destin était tout tracé, selon l'enquêteur, qui laisse entendre à la jeune fille que ce n'était qu'une question de temps avant que ses frères tombent, victimes des balles ou d'un ordre d'expulsion³.

Ce déterminisme social, Antigone le rejette, bien sûr. Quand Christian lui demande comment elle fait pour aimer son frère, elle a cette réponse désarmante : « Je l'aime, c'est tout. » Selon son sens de la justice, Polynice ne mérite pas l'expulsion, peu importe les charges qui pèsent contre lui, tout comme le Polynice de Thèbes ne méritait pas le sort que lui réservait Créon de pourrir au soleil sans sépulture, dévoré par les bêtes. À son procès, alors que tout semble indiquer qu'on la libérera, elle comprend que le destin les rattrape, elle et sa famille, lorsqu'elle voit dans la salle d'audience le même policier au regard d'acier (Benoît Gouin), sorte d'incarnation de l'oracle.

Deux millénaires plus tard, l'impasse tragique dans laquelle se retrouve la jeune

3. Dans le regard que porte la réalisatrice sur l'inhumanité du système judiciaire, la brutalité policière et l'exclusion sociale, on voit que l'affaire Villanueva l'a interpellée, sans qu'elle en ait fait le sujet de son film.

filles est que, en dépit de tout ce qu'elle entreprend, et de son sacrifice même, le destin de Polynice reste immuable : il sera bel et bien extradé. En effet, après sa spectaculaire évasion orchestrée par sa sœur, le jeune délinquant se fait arrêter, bêtement, dans un bar de Laval, L'Éclipse, nom qui évoque avec ironie l'aveuglement dont Antigone a été victime à son endroit, elle qui n'avait qu'une vue partielle des choses.

Pendant sa détention en centre jeunesse, elle fait un cauchemar dans lequel un psychiatre aveugle du nom de Térésa — version moderne du devin Tirésias, qui annonce à Créon le malheur qui s'abattra sur lui s'il condamne Antigone — décrète que le combat qui l'incite à la désobéissance civile pour obéir à son cœur est sans issue et qu'elle est condamnée à être « emmurée vivante » — et Antigone de se réveiller en sursaut dans la cellule où, placée en isolement, elle est, pour ainsi dire, emmurée vivante.

Finalement, c'est dans l'expulsion que le dilemme d'Antigone trouve sa résolution. Certes, la dimension tragique de la jeune fille qui choisit de marcher vers la mort est atténuée dans cette version contemporaine : l'expatriation n'est pas la mort. Mais c'est son avenir qu'elle tue en refusant de se désolidariser de sa famille, comme le fait Ismène. Même figure faible que chez Sophocle et Anouilh, celle-ci n'aspire qu'à une petite vie tranquille, et Antigone la méprise de vouloir « [se] pencher pour ramasser le bonheur qu'on [lui] jette, comme un chien ».

LA VOIX DE LA CITÉ

Sans l'inconséquence de Polynice, Antigone semblait pourtant avoir réussi son pari, sa cause ayant finalement rallié l'opinion publique. L'assassinat d'Étéocle, l'arrestation de Polynice et le geste d'Antigone sont tour à tour dénoncés, raillés et condamnés dans les médias sociaux. La jeune rebelle y est tantôt insultée, tantôt adulée. Son avocat a beau lui

Cette Antigone est un mélange impressionnant d'intégrité, de courage et d'entêtement dans une silhouette gracile et androgyne.



Antigone, écrit et réalisé par Sophie Deraspe (2019). Sur la photo : Nahéma Ricci (*Antigone*). ©ACPAV

parler d'image à contrôler, elle n'obéit qu'à son cœur, qu'elle dresse contre le système. Aussi est-ce sans calcul aucun qu'à l'issue d'une comparution elle lance au public: «J'ai enfreint la loi, mais je recommencerais demain. Mon cœur me dit d'aider mon frère.»

Cette déclaration candide embrase aussitôt les médias. D'un soutien indéfectible, Hémon (Antoine Desrochers, qui donne une grandeur d'âme au jeune amoureux) prend les choses en main, en exploitant habilement les réseaux sociaux, en placardant les murs de la ville et les fils d'actualité du visage de l'héroïne et des slogans «Free Antigone» et surtout «Mon cœur me dit», qui devient un mot-clic, affiché partout et tatoué sur les corps d'une jeunesse en mal de leader. Des intermèdes de rap dénoncent le système de justice et prennent le relais des *stasimons*, les chants parlés de la tragédie qui, chez Sophocle, condamnent la dureté de Créon

et l'injustice dont Antigone est l'objet, tout en vantant son courage. Les médias sociaux sont désormais, nous dit Sophie Deraspe, la voix de la cité qu'incarnait le chœur.

Dès lors, les actions militantes se multiplient en appui à l'accusée: brouhaha pendant les audiences, manifestations devant le Palais de justice, ados se coupant les cheveux, comme elle l'a fait pour tromper les gardiens de prison, et les teignant en rouge, couleur associée à son image et clin d'œil au carré rouge du Printemps érable, auquel le vaste mouvement de ces jeunes solidaires fait bien sûr penser.

Or, dans un monde où les soulèvements indignés naissent et meurent aussi vite, la nouvelle égérie de la jeunesse est vouée à être remplacée par une autre. Antigone s'en ira, d'ailleurs, victime de nos frontières rigides, mais droite et fière. •

Rédactrice et correctrice, **Patricia Belzil** a été membre de la rédaction de *Jeu* de 1989 à 2017.